

ILLUSTRATION
NATIONALE
 DES FÊTES et des CÉRÉMONIES du 50^e ANNIVERSAIRE de L'INDÉPENDANCE BELGIQUE.

BUREAUX:
 RUE DE L'ESCALIER N° 22,
 BRUXELLES.

LA LIVRAISON :
50 CENTIMES 50
 (40 livraisons)

FONDATEURS :
 MM. G. DU BOSCH. — G. LEMAIRE. — AD. MERTENS

ABONNEMENT ET VENTE AU NUMÉRO :
 Librairie universelle de ROZEZ, rue de la Madeleine, 81, à Bruxelles

PUBLICATION COMPLÈTE :
20 FRANCS 20
 (40 livraisons)



LES ADUATIQUES VENDUS A L'ENCAN

(Dessiné par M. R. Cogghe, d'après son tableau qui a obtenu le premier prix au concours d'Anvers de 1880.)

SOMMAIRE

GRAVURES. — Les Aduatiques vendus à l'encan, dessin de M. R. Cogghe. — LL. AA. RR. le Comte et la Comtesse de Flandre. — Les Préludes de la Révolution Belge : Jenneval déclamant la BRABANÇONNE à ses amis au café Cantoni. — Le Château des Amerois. — La Vitrine Francotte à l'Exposition Nationale. — Une Maison de charité à Malines, d'après le tableau de M. F. Stroobant. — Portrait de mon petit-fils, Portrait de ma petite-fille, d'après les tableaux de M. L. Gallait.

TEXTE. — Le Grand Prix de Rome, par X... — Le Comte et la Comtesse de Flandre, par Th. Juste. — Le Château des Amerois, par G. G. — Les Préludes de la Révolution Belge. — Exposition nationale : Imprimerie et Librairie, par Léon Degeorge (suite). — La Belgique intellectuelle : Nos Beaux-Arts et nos Ar., par Lucien Solvay (suite). — L'Académie royale de Médecine de Belgique, par le Dr Victor Jacques (suite et fin). — La Vitrine Francotte. — Le Catalogue illustré, par H.

LE GRAND PRIX DE ROME

Les Aduatiques vendus à l'encan sous la lance, tel est le titre du tableau que reproduit notre numéro d'aujourd'hui et avec lequel M. Remy Cogghe remporta cette année, au concours d'Anvers, le premier grand prix de Rome, à l'unanimité des voix. L'œuvre est belle, remplie de grandes et de sérieuses qualités ; elle respire un sentiment profond et sa composition est traitée de main de maître, bien que l'artiste ait dû

se conformer à un sujet imposé, difficulté ardue qui entrave souvent l'originalité et les moyens d'action du peintre.

Tous ceux qui ont visité l'exposition du concours de Rome, ouverte au Palais Ducal il y a quelques mois, ont admiré la toile de notre compatriote; tous se sont inclinés devant le talent du jeune peintre. La composition, nous venons de le dire, est traitée avec une grande fougue, le dessin est correct, d'une pureté de lignes remarquable.

Au premier plan, devant le triomphateur, un de ses séides adjuge au plus offrant un chef aduatique et sa compagne. Ce groupe est d'un puissant intérêt; il attire surtout l'œil du visiteur. Le prisonnier, les mains liées à celles de sa femme prosternée devant lui, jette un regard sombre et menaçant sur ceux dont il va devenir l'esclave. Plus loin, d'autres Aduatiques, des femmes, des enfants sont amenés sous la lance, par les licteurs de César, tandis qu'à droite les acheteurs surenchérisent sur les prix de cette marchandise humaine.

Ce n'est pas tout de vaincre, il faut savoir profiter de la victoire. M. Remy Cogghe s'est fait un jeu des premières difficultés de la route, qu'il continue à la parcourir comme il l'a commencée, le succès est au bout. Jusqu'ici la fortune a souri au jeune peintre; voyez plutôt: au début de ses études artistiques, en 1870, il remportait aux écoles académiques de Roubaix, où sa famille s'est fixée depuis 1863, deux premiers prix: le prix de peinture d'après le plâtre et le prix de dessin d'après le buste. L'année suivante Cogghe remportait deux autres prix; en 1872 deux médailles en argent lui étaient décernées, l'une pour la peinture d'après le modèle vivant, l'autre pour le dessin d'après l'antique. En 1873 le jeune homme obtenait la médaille de vermeil; en 1874 et 1875 des prix exceptionnels de fin d'année lui étaient décernés; en 1876, 1877 et 1878 il remportait de même les premiers prix à l'école des Beaux-Arts de Paris. Entré en 1879 à l'Académie de Bruxelles, il y remportait l'année suivante la médaille d'argent, et enfin le 13 août, il sortait vainqueur du grand concours de Rome.

La ville de Roubaix, berceau des études du lauréat, lui a fait des réceptions magnifiques, dignes du beau succès qu'il venait d'obtenir. Pour notre part, en nous associant aux marques de bienveillance et d'encouragement qui ont été données au jeune artiste, nous ne pouvons que lui répéter cette devise, qui est celle de tous les hommes de talent: Succès oblige.

X...

LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE

Le prince Philippe, comte de Flandre, né à Laeken le 24 mars 1837, lieutenant général, commandant supérieur de la cavalerie, etc., est un Belge de cœur et d'âme. Il aurait pu être roi de Grèce: il a préféré demeurer le second dans son pays. En cette qualité même, il tient plutôt à s'effacer qu'à montrer avec ostentation la haute position qu'il occupe dans l'Etat. Mais que l'on fasse appel à son dévouement, il sait payer de sa personne et signaler par des actes son fervent patriotisme. Marié à Berlin, le 26 avril 1867, à S. A. Marie, princesse de Hohenzollern-Sigmaringen, il a eu le bonheur de trouver une compagne éminente. M^{me} la comtesse de Flandre s'intéresse vivement à tout ce qui peut illustrer le pays. Par son instruction, par son amour des arts qu'elle cultive elle-même avec succès, elle a donné de l'éclat au rang qui lui appartient dans la famille royale.

Th. JUSTE.

LE CHATEAU DES AMEROIS

A deux lieues de Bouillon et sur le territoire de cette commune se trouve, au milieu des bois, une vallée profonde, une sorte de ravin: à mi-côte d'un de ses versants rapides, à une altitude de quatre cent et seize mètres au-dessus de la mer se dresse le château des Amerois.

La vue y est superbe et s'étend jusqu'à la France, sur le riant et tortueux vallon du ruisseau des Cailoux, un des affluents de la Chiers.

Dépendant de l'ancienne maison souveraine de Bouillon, le domaine des Amerois faisait partie, au commencement de ce siècle, de la part afférente à la

maison de Condé. Le dernier prince de ce nom le légua au duc d'Aumale, puis il passa en différentes mains. — Ce rendez-vous de chasse, modeste à l'origine, fut successivement transformé en château. Le comte de Flandre l'acheta en 1869 au marquis d'Assche; S. A. R. s'y installait chaque année avec son auguste famille, lorsque le 21 août, par une cause restée inconnue, une incendie y éclata qui réduisit le château en cendres.

Le nouveau château de proportions beaucoup plus vastes que l'ancien, a été reconstruit d'après les plans de M. Saintenoy, architecte de S. A. R. Il est conçu dans le style gothique anglais. Les façades sont construites en pierre blanche de Chemery et en briques. Au centre une descente de voiture voutée à l'entrée de laquelle on remarque une statue de Godefroid le Courageux, prince de Bouillon. La terrasse, un donjon élevé et de nombreuses tourelles produisent dans ce beau paysage un puissant effet pittoresque.

A l'intérieur, les salles meublées avec goût par LL. AA. RR. renferment quelques tableaux et une infinité d'objets d'art de haute valeur.

Nous citerons encore le hall d'entrée, dont le plafond et la cheminée renaissance sont remarquables. Dans le haut lambris on a installé les beaux panneaux d'Audenarde, ce chef-d'œuvre de notre art flamand. L'escalier, de chêne lambrissé et sculpté, à forte rampe, est placé dans le donjon. Enfin dans la salle à manger, qui est superbe, on admire une cheminée, — découverte par LL. AA. RR. dans un vieux palais de Venise, — qui est une merveille de goût et d'exécution, du style le plus pur; ce chef-d'œuvre de la renaissance italienne est signé par les frères Lombardi. Des tapisseries de Cordoue, fort anciennes, surmontent le lambris de cette salle à manger qui est d'un magnifique caractère.

Le château et le parc des Amerois constituent un séjour enchanté, au milieu d'une solitude profonde, troublé seulement par le murmure poétique d'une cascade et la chanson joyeuse des oiseaux.

LL. AA. RR. le comte et la comtesse de Flandre y font chaque année de longs séjours; en octobre de grandes chasses y sont organisées.

G. G.

LES PRÉLUDES DE LA RÉVOLUTION BELGE

Les lecteurs de l'*Illustration Nationale* n'ont pas oublié, sans doute, le numéro 3 de cette publication dans lequel parurent en même temps que les portraits des héros de la Brabançonne le fac-similé de notre chant national, original et autographe de Jenneval, un article des plus intéressants, où M. Edmond Cattier rappelait, notamment, la naissance de la Brabançonne.

Jenneval, rapporte M. Cattier, fut des premiers qui jugèrent la crise nécessaire, qui la voulurent. Il écrivit sa Brabançonne et il la récita à ses camarades, au café Cantoni, près du grand théâtre, où ils se réunissaient.

C'est cet épisode de l'histoire de notre chant national qui se rattache d'une façon si intime à l'histoire de la révolution, que la gravure que nous publions aujourd'hui est destinée à rappeler.

EXPOSITION NATIONALE

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE

(SUITE)

(Voir notre numéro 33)

Par suite d'une erreur mon dernier article ne mentionne pas le tableau exposé par M. Felix Callewaert père. Ce tableau (trains de voyageurs) exécuté typographiquement, représente pour ainsi dire le squelette des voies ferrées belges. Il est imprimé sur satin et les connaisseurs peuvent reconnaître la valeur de ce beau travail.

J'ai dit précédemment que la librairie Muquardt avait exposé un ouvrage de M. A. Wahlen imprimé à Paris. Mon assertion était exacte quant au fond, mais la mention « imprimé à Paris » ne s'applique qu'à un supplément placé en tête de l'ouvrage principal qui, lui, a été imprimé pour la première fois à Bruxelles en 1844. Les exposants m'informent en outre que les globes terrestres qu'ils éditent sont confectionnés entièrement en Belgique. Je note avec plaisir leur déclaration.

* *

Il me reste à examiner maintenant la partie du compartiment plus spécialement réservée à l'imprimerie. Ici plus de libraires. Le compartiment, dans sa longueur, est divisé en cinq travées formées par de larges et hauts panneaux ayant leur base sur des tables formant avant-corps de chaque côté. Cette disposition très-avantageuse pour l'exposition d'ouvrages et de gravures eût dû être généralisée.

Dans la première travée qui s'offre à nous, en quittant les vitrines de M. Mertens, je trouve à gauche les impressions de luxe de M. Vandermeulen, de Bruxelles, bien réussies; les cadres d'actions de la Société anonyme *La Cote Libre*; une très-belle vue d'Ostende à vol d'oiseau, dessinée par M. Brugada et publiée par M. Godtfurneau, à Ostende; les très-intéressants tableaux chronologiques et synchroniques de l'histoire universelle, publiés par M. Godenne, imprimeur-éditeur, à Namur, et divers spécimens de typographie et de lithographie; un tableau curieux imprimé par M. Hoyois, de Mons, sur une presse en bois à deux coups; le *Panthéisme à l'origine de toutes les religions*; les chromo-lithographies de MM. De Tollenaere frères, de Saint-Josse-ten-Noode, qui sont d'une exécution soignée; le grand cadre de lithographies et de chromo-lithographies de M. Deverver-Deweue, de Bruxelles.

A droite se trouvent divers ouvrages imprimés par M. Hoyois, de Mons; le cadre de M. P. Stroobant, imprimeur à Gand, superbes chromos exécutées pour des publications paraissant en Angleterre, en Belgique, en France, en Russie, en Portugal et en Suède; puis l'exposition de *l'Economie financière* (ancienne firme Lhoest et Coppens). Cette imprimerie présente la collection du *Moniteur industriel*, des titres d'actions et divers ouvrages bien exécutés; en outre, un cadre présentant l'établissement d'un titre financier, ce qui est une excellente idée pour permettre au public d'apprécier les diverses phases du travail.

Dans la deuxième travée M. Léon Mertens expose un grand cadre contenant des chromo-lithographies artistiques et industrielles d'une habile exécution. M. Meur, éditeur à Bruxelles, présente également de bonnes chromos pour calendriers.

Sur la gauche je remarque l'intéressante exposition de MM. Ratinecx frères, d'Anvers, qui entre autres choses exposent un album composé de dessins, portraits, chansons, etc., édités par M. Ratinecx père et d'un caractère très-particulier; un album de menus, etc., et des chromos bien réussies.

Plus loin, se trouvent les cadres de M. Leys, lithographe à Bruxelles, successeur de Simonau Toowey, contenant de belles gravures sur glace, de bons dessins au crayon, des chromos très-fines et des albums intéressants.

A droite, M. Gust. Jacquain, lithographe à Gand, expose des chromos sans valeur bien caractérisée, mais leur exhibition se complète heureusement par un curieux recueil alphabétique de lettres initiales très-belles avec fleurons et bordures, dont le dessin est dû à M. Midalle, peintre.

MM. Alpaerts et fils, d'Anvers, ont envoyé une vitrine renfermant divers essais de galvanoplastie.

A l'extrémité de cette travée se trouve l'exposition de MM. Bourlard et Havaux, successeurs de M. Delfosse, dans laquelle je remarque quelques particularités curieuses. Ainsi dans l'album d'actions, très-complet, se trouve une action dont le fond a été exécuté typographiquement par M. Bourlard, à l'aide de quarante-quatre mille huit cent quatre-vingts pièces, blancs compris. Les anciens modèles de M. Delfosse sont dignes de remarque et les nouveaux modèles de M. Bourlard continuent dignement la tradition. Ces exposants ont également envoyé divers ouvrages parmi lesquels *l'Essai sur l'imprimerie*, de M. Vincent, et le travail recherché de M. De Roubaix. Une curiosité qui doit être aujourd'hui d'une grande rareté est la proclamation du Gouvernement Provisoire affichée dans la nuit du 26 au 27 septembre 1830.

J'arrive à la troisième travée qui est entièrement occupée par M. P. Guyot, imprimeur à Bruxelles. Une notice très-détaillée a été mise par l'exposant à la disposition des visiteurs qui ont pu se rendre compte de l'importance de cette imprimerie qui occupe l'une des premières places dans l'industrie typographique et lithographique du pays. J'aurai l'occasion d'en présenter les côtés saillants dans le volume actuellement en préparation. Je ne puis ici qu'en tracer les lignes principales. L'exposition de M. Guyot se compose d'abord de quatre grands tableaux contenant des fonds et cadres d'actions, des lithographies et des chromos commerciales dont l'exécution matérielle est

parfaitement entendue. Les divers modèles sont groupés dans les cadres avec beaucoup de goût. Sur les tablettes d'avant-corps sont placés des ouvrages bien imprimés et rehaussés par des reliures de prix exécutées dans l'imprimerie. L'ensemble de cette exhibition est des plus complets et donne une idée suffisante des moyens dont dispose cette honorable et importante maison. M. Guyot, lui, n'a pas à se plaindre de la place qui lui a été accordée. Il en est de même de M. Claessen, éditeur-lithographe à Liège, qui expose dans la quatrième travée. La réputation de cette maison est depuis longtemps établie et incontestée; les nombreux travaux qui figurent à l'Exposition attestent une initiative éclairée et des recherches constantes. Comme exécution ces travaux sont des plus recommandables. Parmi les choses les plus intéressantes, je citerai le *Livre de l'architecture*, de M. Dietterlin, collection très-rare et très-belle de modèles de la renaissance allemande. Ce livre, imprimé primitivement en 1658 à Nuremberg, a été reproduit en 1861. Ensuite l'*Art décoratif* de Godefroid Umé; l'*Art architectural décoratif* de Schoy; les *Cartouches* (renaissance flamande) tirés de l'atlas d'Ortelius; l'*Album d'archéologie* de Collinet et Lorent, *Recueil des restes de notre art national* (texte flamand et français), héliogravures très-réussies; la *Terre cuite française*, recueil en préparation; les *Cartons et poncifs* de Polisch; les *tableaux décoratifs*, de Carpey (plafonds et panneaux); un recueil très-précieux de lithographies représentant des figures décoratives empruntées aux grands maîtres; les *Gothiques* et l'*Art dans l'industrie moderne*, de Rambert.

La cinquième et dernière travée comprend à gauche l'exposition de M. Ancot, de Bruges, et ensuite celle de l'imprimerie typographique et lithographique de Vandesteene et fils de Courtrai. Cette dernière se distingue par de réels mérites et elle a été remarquée. Je mentionnerai le grand cadre des *Ephémérides nationales belges* réunies par M. Ed. Vandesteene. Les exposants ont en outre publié ces éphémérides en un charmant volume aux pages encadrées de rouge. Je signale également des épreuves phototypiques originales; la réduction d'un numéro de l'*Organe de Courtrai* publié à l'époque de la mort du roi Léopold I^{er} et un chant funèbre à l'occasion de la mort de la reine, impression blanche sur fond noir d'après un procédé inventé par les exposants; des reproductions très-réussies de photographies de M. Palmir Descamp de Courtrai. En outre il faut mentionner un joli calendrier dont le texte des mois reporté de la typographie par le procédé au caoutchouc est élargi ou rétréci au moyen d'un appareil spécial de l'invention des exposants.

Le panneau de droite de cette travée est occupé par les belles chromo-lithographies artistiques de la maison Severeyns, des gravures de Patterson, malheureusement un peu lourdes mais fermes d'exécution; les spécimens d'impressions lithographiques de MM. Verbeke à Bruges et Dehon de Bruxelles.

Dans le milieu du compartiment ont été disposées deux colonnettes portant des volets mobiles sur lesquels la librairie Muquardt a exposé des gravures et divers prospectus d'ouvrages; M. Marcilly aîné, des étiquettes de luxe de fort bon goût, des pancartes chromo-lithographiées et de jolis encadrements; M. Vermaut de Courtrai des étiquettes, modèles, entêtes; M. Dupont, timbreur à Bruxelles, des cachets et lettres initiales très-variés; M. Duverger, graveur à Bruxelles, un joli dessin et la gravure sur bois finement exécutée d'un couvre-lit; M. Van Berendonck, les résultats d'un procédé qui lui permet de graver en une seule opération des lettres, firmes ou légendes dans les fonds d'actions et d'obligations; M. Leys, des eaux-fortes et lithographies d'une belle exécution, ainsi que les quinze états successifs d'une planche chromo-lithographiée.

M. Mancaux, imprimeur-libraire à Mons, a installé un meuble à quatre faces rappelant les bibliothèques de chemins de fer. Son exposition est intéressante: elle contient des ouvrages scientifiques et littéraires, une bonne collection de classiques à l'usage de l'enseignement moyen. La réputation justement acquise depuis de longues années par cette maison de librairie est confirmée dans tous ses envois d'une grande utilité.

Je citerai encore les publications de l'*Emulation*, société centrale d'architecture de Belgique, notamment une façade du compartiment belge à l'Exposition de Paris. Ces travaux sont très recommandables.

J'aurai, en terminant ce qui concerne l'imprimerie, à exprimer le regret de n'avoir pas trouvé les noms de certaines maisons de sérieux renom et je commen-

cerai dans mon prochain article l'examen de la classe XLIV (matériel d'imprimerie).

(A suivre).

LÉON DEGEORGE.

LA BELGIQUE INTELLECTUELLE

NOS BEAUX-ARTS ET NOS ARTISTES

(SUITE)

II

Pendant que Leys, de jour en jour plus étranger aux luttes d'école, plus renfermé dans l'intimité étroite de ses travaux, poursuivait laborieusement sa route dans des régions nouvelles, semées d'embûches, mais qui eussent pu être fécondes — et qui le seront peut-être, lorsque la formule de naturalisme qu'elles possèdent en germe aura grandi et vaincu les mesquines préoccupations d'archéologie où se sont empressés les disciples du maître, et le maître lui-même, — pendant ce temps, dis-je, les Bruxellois, débarrassés de Navez et lassés de Wappers, déclaraient la guerre aux Anversois.

Aujourd'hui que les rapports artistiques sont empreints (extérieurement du moins) de quelque courtoisie, — il est assez curieux de constater l'animosité qui, à cette époque de luttes relativement pacifiques, remplissait l'âme des combattants. On n'y allait pas de main morte, je vous jure :

« La ville d'Anvers, » — disait en 1849 la *Revue de Belgique*, que nous citons volontiers parce qu'elle était l'organe artistique le plus important de cette époque et qu'elle jouissait alors d'une véritable autorité; — « la ville d'Anvers a eu longtemps la singulière prétention d'être, en quelque sorte, la métropole de l'École flamande, le centre puissant où devaient venir converger tous les rayons, toutes les forces vives de l'art. Le temps, qui tue les enthousiasmes factices, est venu rabattre un peu le caquetage superbe de ces ateliers où chaque rapin se croyait au moins appelé à recueillir la succession de Rubens et de Van Dyck.

« Ces illusions ne sont pas entièrement dissipées; il régnait et il règne encore un peu, dans toute l'école d'Anvers, un air imprégné d'amour-propre hautain, de prétention extravagante, de camaraderie poussant jusqu'à l'extrême l'indulgence pour ses défauts et le dédain pour les qualités des artistes qui n'ont pas le bonheur de vivre et de peindre sur les bords de l'Escaut; si le dernier croûton d'atelier regardait son maître comme le plus grand peintre des temps modernes, s'il se croyait lui-même destiné à briller bientôt au sein de la grande pléiade artistique, il n'était pas jusqu'aux habitants d'Anvers qui ne prétendaient au titre de connaisseurs émérites et compétents, et tout cela pourquoi? — Peut-être parce que Rubens aurait pu naître dans leur ville. »

Voici enfin les griefs que l'on formulait contre les peintres d'Anvers et dont nous avons vu plus haut Wappers recevoir sa bonne part :

« Nous avouons franchement n'avoir jamais eu de sympathie bien profonde pour ce que l'on entend par l'*École anversoise*; cette préoccupation exclusive du côté matérialiste de l'art, l'insouciance de la pensée et de la portée spirituelle de l'œuvre, la recherche du procédé, l'éclat de l'exécution et la nullité désespérante de l'invention, tout cela nous a souvent attristé.

« En retrouvant la couleur, les rénovateurs anversoises se figurèrent que la révolution artistique était terminée; ils crurent avoir tout fait, et dès lors il leur parut très-simple de se poser en descendants légitimes des Rubens et des Van Dyck. Ils n'en étaient que les bâtards dégénérés. Ils n'avaient compris l'Art que sous un de ses aspects matériels; la pensée qui donne la vie, la pensée sans laquelle l'Art devient un métier, ils n'y avaient pas même songé! — Quand il fallut choisir des sujets, ils furent naturellement amenés à proclamer le règne des fêtes de village et des intérieurs de cabaret. Nul ne pensa à introduire un peu de poésie dans ces compositions triviales. Au lieu d'étudier le caractère naïf des paysans, au lieu de nous montrer leurs jeux au moment où la gaité la plus franche, la plus sincère les anime seule, au lieu de faire pour nos villageois ce qu'Adolphe Leleux fait avec tant de bonheur pour sa chère Bretagne, les artistes anversoises ont en quelque sorte pris plaisir à peindre d'innobles ivrognes ou de jeunes gars contant fleurette avec la délicatesse d'un soudard en goguette.

« Quant aux peintres d'histoire, ils ont regardé l'instruction comme un luxe parfaitement inutile. Des études historiques ne leur ont point paru indispensables. Ils se sont également fort peu inquiétés du des-

sin, de la composition, du sentiment; en revanche, ils sont passés maîtres dans l'art d'imiter les étoffes, de reproduire une armure ou de peindre un bahut. Quelques-uns rendent bien les chairs: il y en a même qui exécutent d'une manière remarquable une figure, mais c'est à peine si l'on peut en citer deux ou trois qui sachent grouper des personnages, en un mot composer un tableau. On reproche aussi à l'école d'Anvers, et avec raison, une imitation servile de certains maîtres, une absence presque générale d'originalité, et souvent aussi un faire mesquin, une manière léchée.

« Les Anversoises n'ont pas compris leur mission. Révolutionnaires, ils ont eu peur de leur œuvre et ils ont constitué contre eux-mêmes le parti de la réaction. Ils pouvaient être des hommes de génie, ils sont, par leur propre faute, confondus aujourd'hui parmi les artistes d'un talent estimable. Les chefs de l'école s'aveuglaient à plaisir; la fortune les traitait et enfants gâtés, le pouvoir leur prodiguait les honneurs; on leur jetait à pleines mains les rubans et les titres; — ils se crurent de grands hommes, — leurs journaux se firent un devoir d'être chaque matin de leurs avis, — et l'Art progressa en Belgique d'une manière vraiment extraordinaire. »

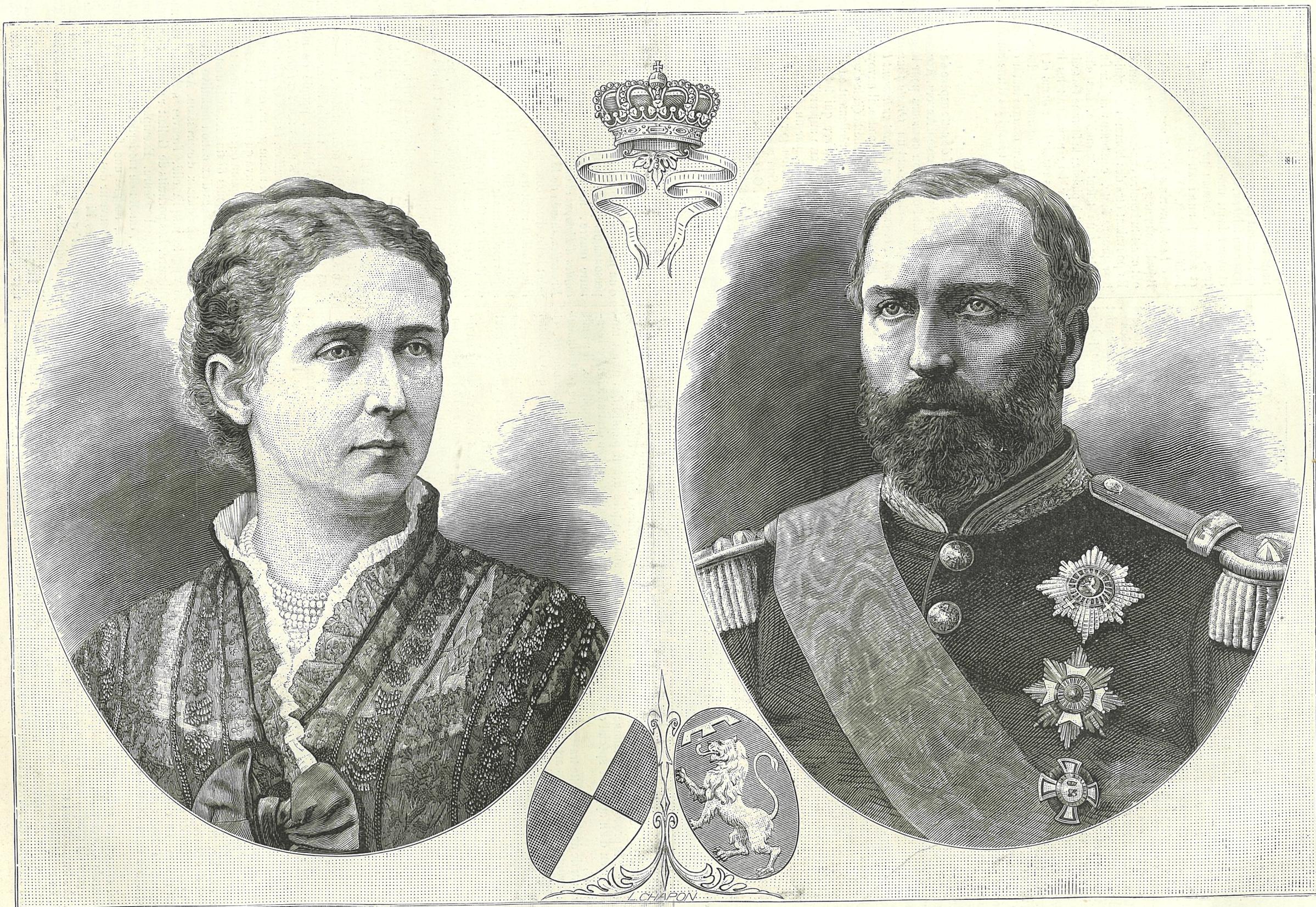
* *

Gallait devint le chef de cette espèce de réaction qui s'était formée contre l'école d'Anvers. Après s'être distingué à Gand dans son concours pour le grand prix de peinture, en peignant un *Oreste poursuivi par les Furies*, et exposé un *Christ guérissant l'aveugle* qui ne lui valut aucune récompense, il envoya à Paris, en 1833, un *Duc d'Albe* (il tenait déjà la « veine, » comme on voit); mais il débuta réellement en 1836, à Paris, par un *Job sur son fumier*, qui fut acheté pour le Luxembourg et se trouve aujourd'hui au musée de Lille, — et à Bruxelles, par un *Montaigne visitant le Tasse*, qui contenait en germe toutes ses qualités et tous ses défauts. Son retour en Belgique fut un véritable événement. On salua en lui l'homme qui allait ramener l'art près de dépérir « au culte du beau et aux principes des grands maîtres », et faire triompher définitivement « la pensée sur la matière ».

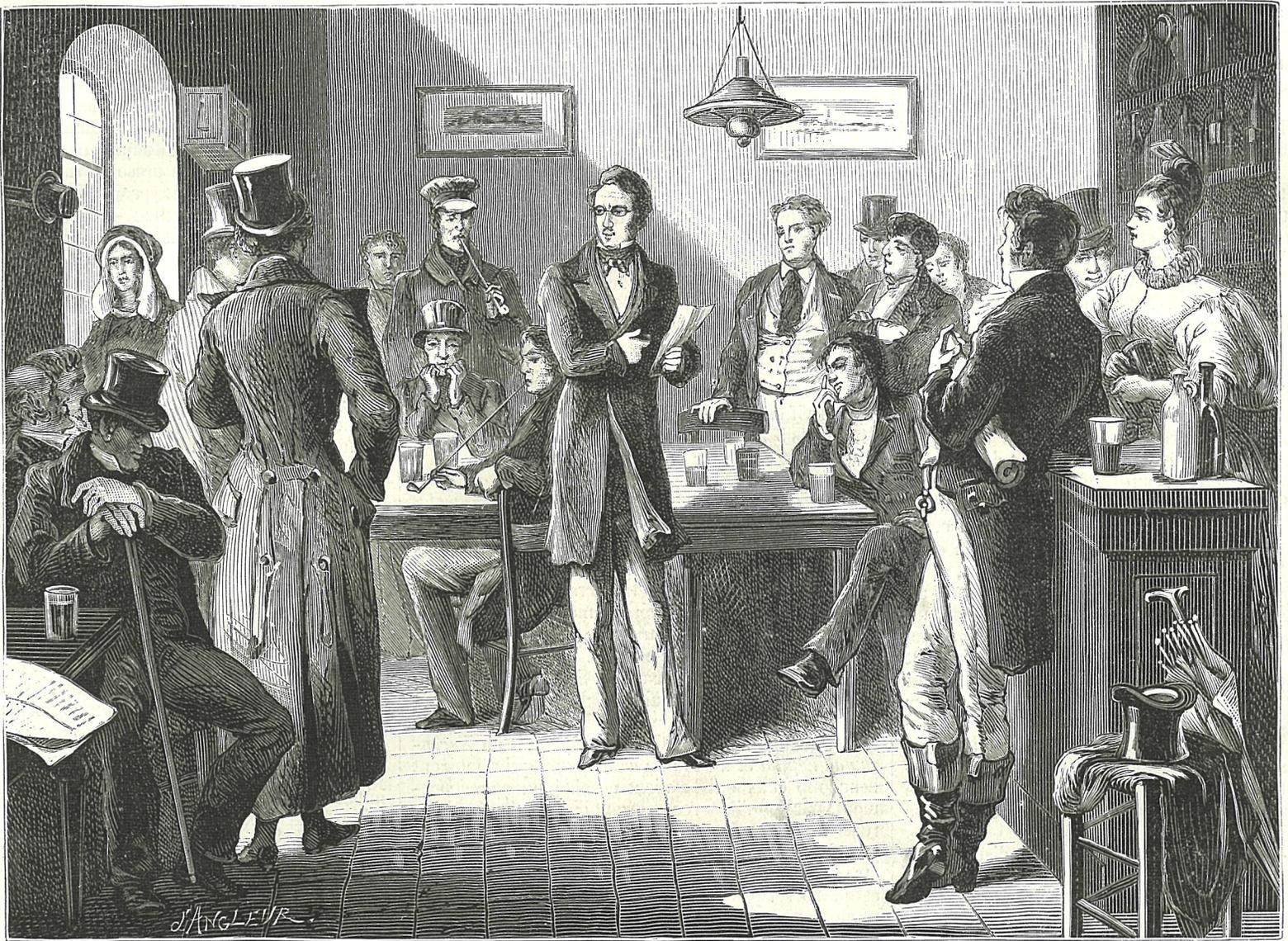
C'étaient là de belles phrases et de nobles ambitions. Gallait venait de les justifier par sa *Tentation de saint Antoine* et ses *Derniers moments du comte d'Egmont*, exposés en 1848, bien plus encore que par sa grande page décorative, l'*Abdication de Charles-Quint* (1841) d'une coloration brune désagréable et d'un manque absolu d'individualité dans les têtes des personnages qui la composent. Enfin, en 1851, une autre œuvre, les *Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn par le grand Serment de Bruxelles*, décida de la victoire. C'était une page vraiment belle, d'une conception forte et d'une facture solide. Gallait avait trouvé là un sujet poignant, tout plein d'émotion, et qui devait l'inspirer, — un de ces sujets rares dans la vie d'un artiste, à qui ils apportent du premier coup la popularité et, en même temps, l'ingratitude de la foule s'il n'en trouve pas tout de suite de nouveaux, aussi émouvants, frappant aussi fort, s'adressant aussi directement à ses besoins de sensations violentes.

Gallait, pas plus que bien d'autres, n'a rencontré une seconde fois l'inspiration qui l'avait si bien servi. Seulement, il a été assez habile pour conserver le prestige que lui avait valu son œuvre. Il n'a pas essayé de se « recommencer. » Il s'est mis à chercher des succès dans un autre ordre d'idées, moins sévère, plus charmant, dans un monde de sentimentalités poétiques, arrosé de larmes, peuplé de musiciens malheureux et de bébés roses: *Art et liberté*, *l'Archet brisé*, *la Chute des feuilles*, *la Jeune fille anglaise* et autres romances du même genre, dont les femmes raffolent. On n'y retrouve que rarement la fermeté de pinceau et la conception de ses premières toiles historiques. C'est toujours distingué, mais c'est bourgeois, avec des petites exécutives maladives et des soulèvements obséquieux d'expression. Au lieu d'élever le vulgaire jusqu'à elle, l'œuvre s'abaisse jusqu'au vulgaire. Les portraits de Gallait rappellent quelquefois le grand peintre. Exemples: le *Barthélemy Dumortier*, du Musée moderne, et la *Princesse Clémentine* qui, malgré une facture timide et tapotée, évoquent le souvenir des Van Dyck. Par contre, il y en a d'autres bien médiocres. On dirait que la main tremble et que l'horizon se rétrécit à celui qui a signé jadis les « *Têtes coupées* » et la *Prise d'Antioche*.

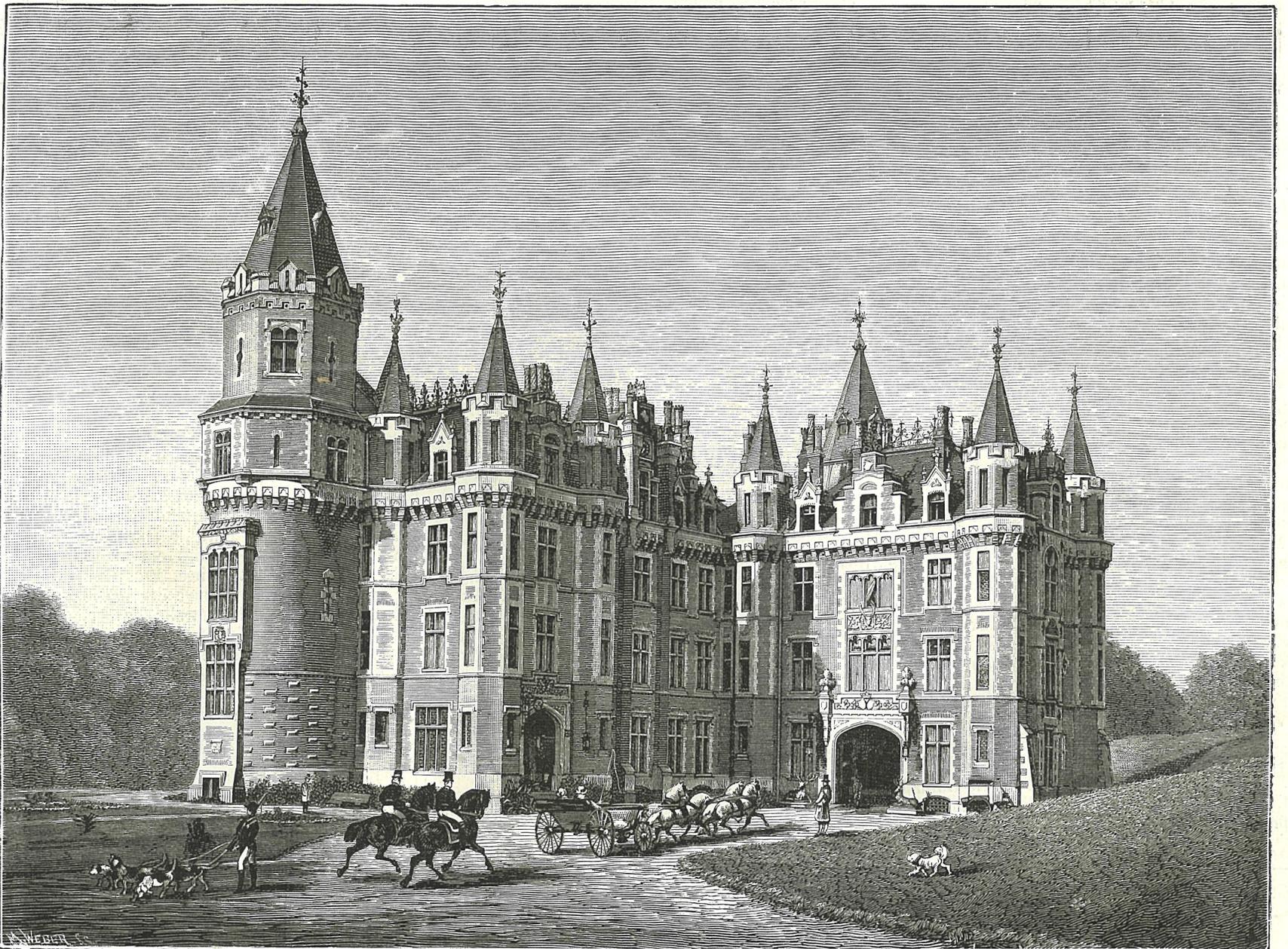
La part faite à l'éloge et au blâme, on ne saurait nier que Gallait tient dans l'art belge contemporain



LL. AA. RR. LE COMTE ET LA COMTESSE DE FLANDRE
 (D'après des photographies de MM. GÉRUZET frères.)



Les Préludes de la Révolution. — JENNEVAL DÉCLAMANT LA « BRABANÇONNE » A SES AMIS AU CAFÉ CANTONI



LE CHATEAU DES AMEROIS

une place importante, non-seulement à cause des œuvres dont il l'a enrichi mais aussi par l'influence qu'il a exercée sur la marche et les progrès de l'école. Il a porté la peine des fautes de ceux qui furent ses maîtres, Paul Delaroche, Ary Scheffer, Robert-Fleury, auxquels il a emprunté, pendant son séjour en France, le sentimentalisme, l'exécution mesquine, au lieu de la facture vivante des anciens Flamands qu'il aurait dû seule étudier. Mais ces défauts-là n'ont pas étouffé en lui toute personnalité, et c'est à cela qu'il devra de survivre à lui-même. Il suffit d'une œuvre ou deux, comme celles qu'il a produites en ses beaux jours d'inspiration, de sensation vive et de sincérité, pour conquérir l'immortalité. N'en exigeons pas plus pour sa gloire et pour celle du pays.

Je ne sais trop si la postérité tressera au *Compromis des nobles* et à son auteur Edouard De Biefve les mêmes couronnes. C'est un cas étrange et encore inexplicable que celui de cette vaste toile et de ce peintre tout à coup célèbre à cause d'elle, arrivant un beau jour, en 1841, — l'année même de l'Abdication de Charles-Quint de Gallait, — l'un portant l'autre, de Paris. Ce *Compromis des nobles* était tout plein d'allure, malgré sa couleur bitumineuse et noire, à la mode du jour; cela avait une grandeur d'aspect, un caractère, une simplicité sévère qui annonçait un maître. C'était décoratif, sans action, et en même temps émouvant dans sa placidité majestueuse et digne. Aussitôt on prononça le mot de « génie », un mot dont on avait déjà abusé et dont on allait abuser encore, comme nous le verrons dans la suite. De Biefve n'eut plus le droit de faire un pas sans voir son nom imprimé dans tous les journaux, avec accompagnement d'épithètes sonores. On attendait une seconde œuvre, plus puissante, plus belle encore que la première.

Hélas! comme on avait attendu pour d'autres, on attendit — vainement — pour De Biefve; et, cette fois, la déception fut plus cruelle qu'elle ne l'avait jamais été. Wappers, après son *Van der Werff* avait donné son *Episode de la révolution* et de remarquables portraits; De Keyser, après sa *Bataille des Eperons*, avait du moins fait d'autres batailles, des portraits aussi, et des fresques. De Biefve, après son *Compromis*, ne donna plus rien, — ou du moins ce qu'il essaya de donner eut un sort bizarre. Le roi de Prusse, — Guillaume IV si je ne me trompe, — s'était épris de lui, et tout de suite, pour lui marquer son estime et son admiration, il lui commanda un grand tableau de vingt-cinq pieds de longueur sur dix-huit de hauteur; le sujet donné était: *Rubens rétablissant la paix entre l'Espagne et l'Angleterre*. De Biefve se mit à l'ouvrage; il travailla pendant trois ans. « Jamais, dit un journal de l'époque, jamais œuvre ne fut exécutée avec plus de mystère; l'atelier demeura inviolable, et les camarades du peintre ne furent eux-mêmes admis à voir le tableau que lors de l'exposition publique. » Cette exposition eut lieu, avant le départ du tableau pour Berlin, au temple des Augustins. L'auteur avait pris soin de guider lui-même les appréciations de la foule, en faisant distribuer une brochure explicative où les éloges n'étaient pas épargnés. « Quelqu'un avait été reçu dans le sanctuaire pour composer cet écrit, sinon avec l'aide de M. De Biefve, du moins sous son inspiration. Le nom, la description de chaque personnage, les moindres intentions de l'artiste, tout cela était décrit avec un soin scrupuleux. » On le voit, ce n'est pas d'hier que certains peintres ont imaginé de faire vendre, à leur porte, leur propre panégyrique; alors, cela ne laissait pas de paraître choquant, à juste titre. Depuis, on s'y est habitué.

Malgré toutes ces précautions, le *Rubens rétablissant la paix entre l'Espagne et l'Angleterre* fut jugé sévèrement par la critique. Couleur locale, fidélité des costumes, ressemblance des personnages représentés, composition, dessin, — tout fut trouvé médiocre, insuffisant, indigne de l'auteur du *Compromis des nobles*. Il n'y avait plus qu'à désespérer en voyant une chute si profonde. De Biefve, jadis si acclamé, fut raillé sans merci.

« Tout le monde sait, rapporte Victor Joly (*), que M. De Biefve est l'ami du roi de Prusse; assurément c'est un honneur que beaucoup d'artistes envieront à M. De Biefve, d'autant plus que Frédéric-Guillaume est, dit-on, le type de cette vieille chevalerie sans reproche, qui ne s'éteindra pas avec les races royales.

« On racontait dernièrement dans un salon, à propos de certain dicton populaire, une anecdote qui ne laisse pas que d'être fort piquante. Un de nos artistes, — M. **, — qui n'est l'ami d'aucun roi, ni l'ami de M. De Biefve, et que la fortune maltraite horriblement depuis quelque temps, disait que les révolutions sont une triste chose, surtout quand elles ne sont pas faites au profit de l'art, mais au profit de quelques ambitions politiques; puis, il ajouta que, quant à lui, depuis plus de six mois, il travaillait constamment pour le roi de Prusse.

« A ce mot, M. De Biefve se retourna, et prenant affectueusement la main de son illustre confrère, il lui dit :

— « Je vous félicite mon cher ami; vous travaillez pour un bien galant homme et un bien magnifique prince! »

C'est ainsi que l'astre qui semblait devoir briller d'un si vif éclat, s'éteignit brusquement. On conseilla désormais à De Biefve de continuer à faire des calembours et de cesser de faire de la peinture.

Pendant ce temps, l'« école de Bruxelles » et son chef Gallait, peu atteints par ces déboires d'un des leurs, recrutait de plus en plus des partisans; leur influence était décidément très-grande, au point de ramener à eux des disciples même de l'« école d'Anvers. » C'était toujours la lutte de la « pensée contre la matière » qui persistait. Une des premières conquêtes fut Edouard Hamman. Son *Siège d'Ostende par Albert et Isabelle* avait été loué pour sa couleur, mais critiqué pour tout le reste. Hamman partit pour Paris, comme avait fait Gallait; il peignit un *Zurbaron à l'hôpital* et un *Dante à Ravenne*, qui réjouirent beaucoup ceux qui l'avaient accablé au commencement, parce qu'ils y reconnurent l'indice d'une « heureuse métamorphose. » Hamman ne quitta plus la grande ville et s'en trouva bien, paraît-il. Ça a été peut-être la cause que son nom n'a jamais fait grand tapage et qu'il n'est pas populaire. Hamman, avec moins de prétentions que la plupart de ses collègues, est certainement l'une des organisations les plus méritantes de cette période de notre art pictural, un des talents les plus modestes et les plus délicats, manquant d'éclat et de puissance, mais presque toujours distingué, avec une pointe de mélancolie et de douceur triste. Son *André Vésale* (1848) est une œuvre extrêmement honorable, plus méritante que la *Messe d'Adrien Wallaert*, que possède le musée moderne. Toutes deux, comme la *Lecture pantagruelique* qui les a précédées et celles qui l'ont suivie, tiennent à la fois de l'histoire et du genre: c'est de l'histoire aimable, de l'anecdote, sans visées ambitieuses qui en détruiraient le charme, ou du genre historique, comme on veut. Dans leur tonalité générale, on retrouve les bruns et les noirs de Gallait et de la plupart des peintres de ce temps; dans les sujets, la recherche d'une expression et d'un sentiment vague qui faisait tant de plaisir aux adversaires du « matérialisme » anversoïse et était, avec l'étiquette de dates et de noms propres plus ou moins connus dont on les décorait, l'essence même de la « peinture littéraire » des Ary Scheffer et des Paul Delaroche.

(A suivre.)

LUCIEN SOLVAY.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE

DE BELGIQUE

(Suite et fin)

A propos d'une discussion qui surgit en 1849 sur l'homéopathie, après bien des tiraillements, l'Académie prit une sage résolution, en se bornant à voter la conclusion que voici, pour ne point porter de jugement doctrinal: « Considérant que les doctrines médicales ne peuvent être jugées par des votes numériques, l'Académie passe à l'ordre du jour. » C'est par un vote analogue que plus récemment ce corps savant a mis fin momentanément au tournoi mémorable entre homéopathes et allopathes, qui, encore une fois, avait passionné le public comme le monde médical.

Citons pour mémoire les discussions qui reviennent périodiquement entre les partisans à outrance de Jenner et les adversaires du vaccin (dans ces derniers temps un nouveau débat s'est élevé encore sur la question de la vaccination obligatoire), les discussions sur l'admission des femmes à la pratique de l'art de

guérir, la question du recrutement des professeurs d'université et enfin la fameuse discussion sur Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine. On sait que quelques membres de l'Académie voulaient voir dans les phénomènes présentés par Louise Lateau des faits au-dessus de la conception humaine, tandis que d'autres, plus réservés, doutant de l'exactitude des faits allégués, surtout en présence du refus d'une enquête scientifique sérieuse, proposaient l'ordre du jour pur et simple sur la question. L'ordre du jour pur et simple mit fin à cette discussion qui occupa si longtemps l'esprit public.

IV

PRIX ET CONCOURS DE L'ACADÉMIE

L'Académie royale de médecine n'est pas aussi riche en fondations de prix que l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts. Elle ne possède qu'une seule fondation de ce genre, et encore est-elle toute récente.

Un riche anonyme avait offert à l'Académie, il y a deux ans environ, par l'entremise de M. le Dr Crocq, une somme de cinq mille francs, destinée à être donnée comme récompense à l'auteur du meilleur travail sur l'épilepsie. La donation agréée et autorisée par arrêté royal, l'Académie mit au concours la question suivante: « Elucider l'histoire des maladies des centres nerveux et principalement de l'épilepsie. » Outre cette somme de cinq mille francs, ce généreux anonyme a mis à la disposition de l'Académie une somme de vingt-cinq mille francs dont les intérêts seraient affectés à récompenser les auteurs des meilleurs travaux sur la même question.

Depuis sa création et par suite d'une obligation imposée par ses statuts, l'Académie décerne chaque année deux prix de trois cents francs aux auteurs des meilleurs mémoires manuscrits qui lui ont été soumis. Ces prix peuvent être partagés, si aucun travail ne paraît à la compagnie avoir mérité la somme entière. A ce concours ne peuvent prendre part les membres titulaires ou les membres honoraires de l'Académie.

Outre ces prix de trois cents francs, l'Académie met chaque année au concours un certain nombre de questions auxquelles sont attribués des prix d'une valeur variant entre cinq cents et mille cinq cents francs, suivant l'importance du sujet à traiter. Primitivement chaque section était appelée à tour de rôle à désigner une question. Aujourd'hui chaque section désigne les questions qu'elle voudrait voir traiter; toutes les questions sont renvoyées à une commission *ad hoc* qui en choisit un certain nombre. L'Académie adopte enfin les questions telles qu'elles lui sont proposées, ou bien elle peut encore les modifier à son gré. — Pour ce concours l'anonyme est de règle: l'auteur fait accompagner son manuscrit d'une enveloppe cachetée renfermant son nom; l'enveloppe ne porte comme indication qu'une devise. Pour ce concours, les questions sont désignées un, deux ou trois ans à l'avance, d'après le temps présumé nécessaire pour les résoudre. Les prix peuvent également être partagés si les travaux présentés ne sont pas jugés dignes de mériter leur valeur entière.

V

INSTALLATIONS DE L'ACADÉMIE.

Comme nous l'avons déjà dit, l'Académie royale de médecine occupe, dans l'ancien Palais Ducal, les salles qui ont vue sur la place des Palais. d'après la disposition de l'édifice, toutes les salles du premier étage du palais des Académies se trouvent placées les unes à la suite des autres, entourant la grande salle centrale dont nos lecteurs ont vu la description dans un précédent article. En pénétrant dans le grand vestibule, on trouve devant soi la porte qui donne accès à la salle centrale; à gauche, la porte qui donne accès à l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts; à droite la porte des locaux de l'Académie de médecine. Le grand vestibule est décoré en partie des bustes des membres décédés de l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts; cependant de chaque côté de l'entrée de l'Académie de médecine se trouvent deux bustes qui appartiennent à cette dernière compagnie: ce sont, à droite:

Vésale (1514-1564), l'illustre anatomiste dont la statue s'élève place des Barricades. Ce buste a été exécuté par Tinaut.

Ad. Van den Spieghel (1578-1625), par Deckers.
A gauche: J.-B. van Helmont (1577-1644), le précurseur de la médecine vitaliste, dont Bruxelles attend

(*) Les Beaux-Arts en Belgique de 1848 à 1857.

toujours la statue. Son buste, par Jacquet, fut inauguré dans la séance solennelle où l'Académie de médecine célébra son vingt-cinquième anniversaire, en 1866.

Van Mons (1765-1842), chimiste et médecin, créateur de la pomologie belge, membre de la classe des sciences depuis 1816, membre honoraire de l'Académie de médecine à sa fondation en 1841. Ce buste appartient à l'Académie des sciences, des lettres et des beaux-arts.

En pénétrant dans les locaux de l'Académie, nous trouverons successivement : une antichambre, servant de salle de lecture pour les étrangers; la salle du secrétariat; le vestiaire, donnant accès à la tribune royale de la grande salle centrale; le cabinet du secrétaire; la salle des commissions; la salle des sec-

tions, servant de cabinet de lecture aux membres de l'Académie; la salle du bureau; enfin, en retour dans l'aile droite du Palais, la grande salle de marbre, où la compagnie tient ses séances publiques. Cette dernière salle est commune : l'autre Académie peut y tenir également ses séances publiques ou privées.

Dans la première salle où nous avons pénétré, qui sert de cabinet de lecture pour les personnes étrangères à l'Académie, nous trouvons les bustes des médecins célèbres qui ont honoré la Belgique et ceux de quelques-uns des membres décédés de la compagnie.

Ce sont :

Broeckx (1807-1869), membre de l'Académie depuis sa fondation, dû au ciseau de Ducaju ;

Baud (1776-1852), membre depuis la fondation, par Van Aerschodt ;

Lombard (1793-1855), membre depuis la fondation, par Fraikin ;

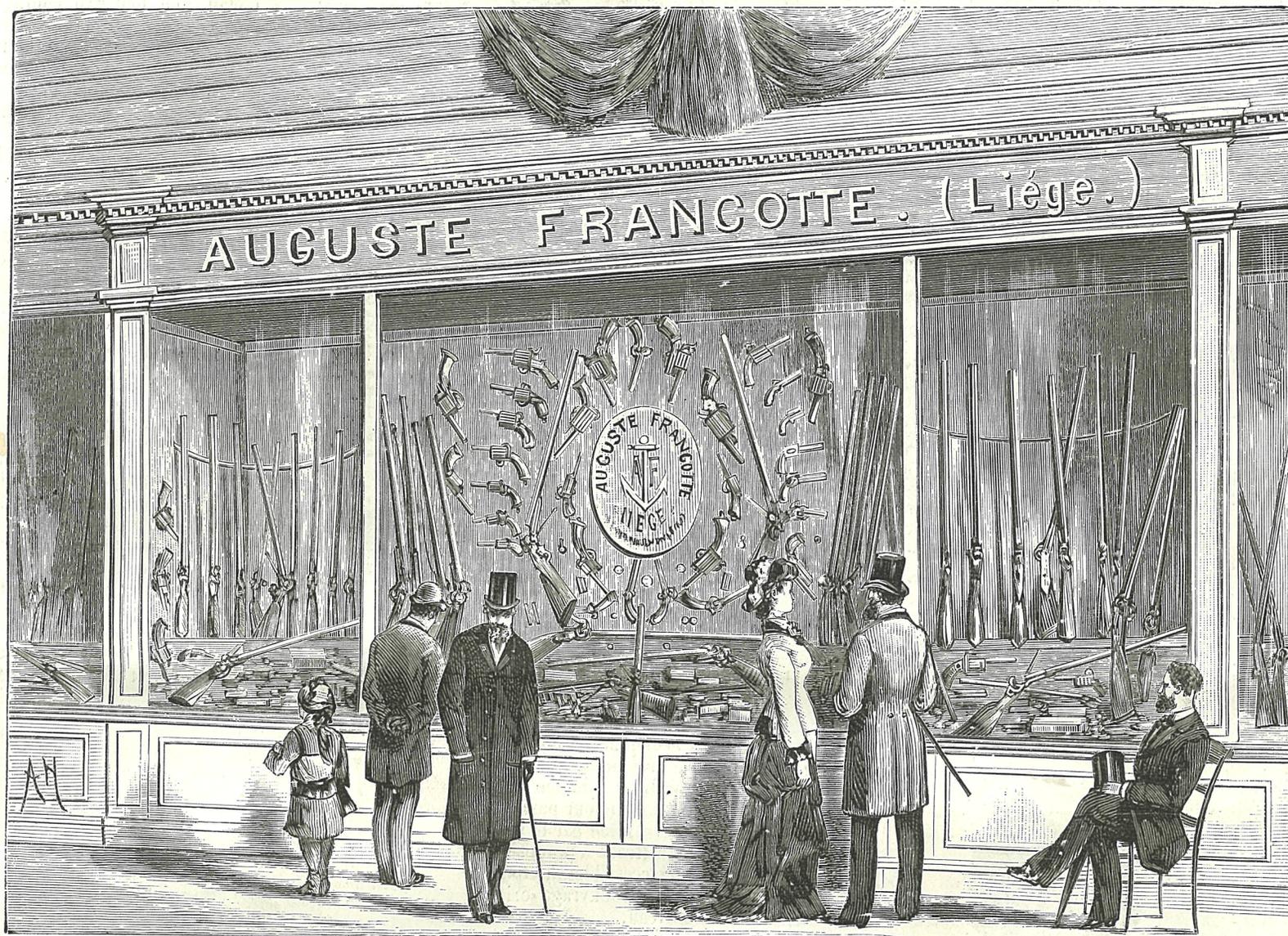
Vleminecx (1800-1876), président de l'Académie de 1841 à 1856 et de 1860 jusqu'à sa mort, par Samain ;

Palfyn (1650-1730), anatomiste et chirurgien, inventeur du forceps, par De Haen ;

R. Dodoens (1518-1585), le célèbre botaniste, par Van Heffen ;

Ph. Verheyen (1648-1710), médecin, anatomiste, par Van Havermat,

et Rega (1690-1754), tous deux professeurs illustres de l'ancienne université de Louvain ;



LA VITRINE FRANCOTTE A L'EXPOSITION NATIONALE

J. Guislain (1797-1860), le célèbre aliéniste, par Van Eenaeme ;

J. F. Kluyskens (1771-1843), par De Vigne, et Seutin (1793-1862), par Fiers. Ces trois derniers étaient également membres de la compagnie depuis sa fondation.

Enfin, au milieu du panneau, vis-à-vis de la porte d'entrée, se trouve un magnifique buste d'Hippocrate.

La plupart des salles de l'Académie sont garnies de corps de bibliothèques : on a dû nécessairement caser un peu où l'on pouvait les nombreux livres, les journaux et recueils périodiques qui sont adressés au premier corps savant de Belgique, et dont le catalogue forme plusieurs gros volumes in-8°. Le bibliothécaire actuel est M. Naa, dont l'affabilité est connue de toutes les personnes qui ont été en relation avec lui.

VI

DIGNITAIRES DE L'ACADÉMIE

Nous avons dit à l'article des statuts quelles sont les règles qui régissent la compagnie pour la nomination des membres du bureau. Il nous reste à indiquer quels furent les titulaires qui ont occupé successive-

ment ces fonctions. Le bureau provisoire, formé par les doyens d'âge de l'Académie, était composé de Fallot, président, Verbeeck et Froidmont, vice-présidents, et le premier bureau élu qui lui succéda, de Vleminecx, président, Graux et Lombard, vice-présidents. Le premier secrétaire nommé par le roi fut D. Sauveur. Le fauteuil de la présidence fut occupé par Vleminecx, de 1841 à 1856 et de 1860 à 1876; par Fallot, de 1857 à 1859; par M. Soupert, en 1877; par M. Hairion, en 1878; par M. Fossion en 1879 et actuellement par M. Mascart. Citer tous les vice-présidents de l'Académie, ce serait donner une liste presque complète de ses membres, puisque la plus grande partie des titulaires ont successivement été appelés à remplir ces fonctions.

Les secrétaires perpétuels furent, après Sauveur qui occupa cette haute position jusqu'à sa mort en 1863, Tallois de 1863 à 1874; Marinus, qui mourut quelques mois après sa nomination, en 1874; Sovet, qui résilia ses fonctions, en 1876, pour motifs de santé, et M. Thiernesse, directeur de l'école vétérinaire de l'État, nommé le 17 janvier 1877. Nous avons vu qu'un secrétaire annuel pouvait être adjoint au bureau : le premier secrétaire annuel fut Lebeau; il remplit ses fonctions pendant une quinzaine d'années, croyons-nous, puis il fut remplacé par Marinus. Ce

dernier fut réélu tous les ans par ses collègues jusqu'au moment où le Roi l'appela aux fonctions de secrétaire perpétuel. Depuis cette époque il ne fut plus nommé de secrétaire annuel.

D^r VICTOR JACQUES.

LA VITRINE FRANCOTTE A L'EXPOSITION

Parmi les fabriques d'armes du pays de Liège, la maison Auguste Francotte est sans contredit l'une des plus importantes et des plus anciennes. Fondée en 1810, elle a vu sans cesse progresser son industrie; grâce à sa bonne direction, elle est toujours restée au premier rang des fabriques d'armes belges et l'on peut dire que ses produits remarquables, tant par leur exécution irréprochable que par leur qualité et leurs prix exceptionnels, jouissent d'une réputation universelle.

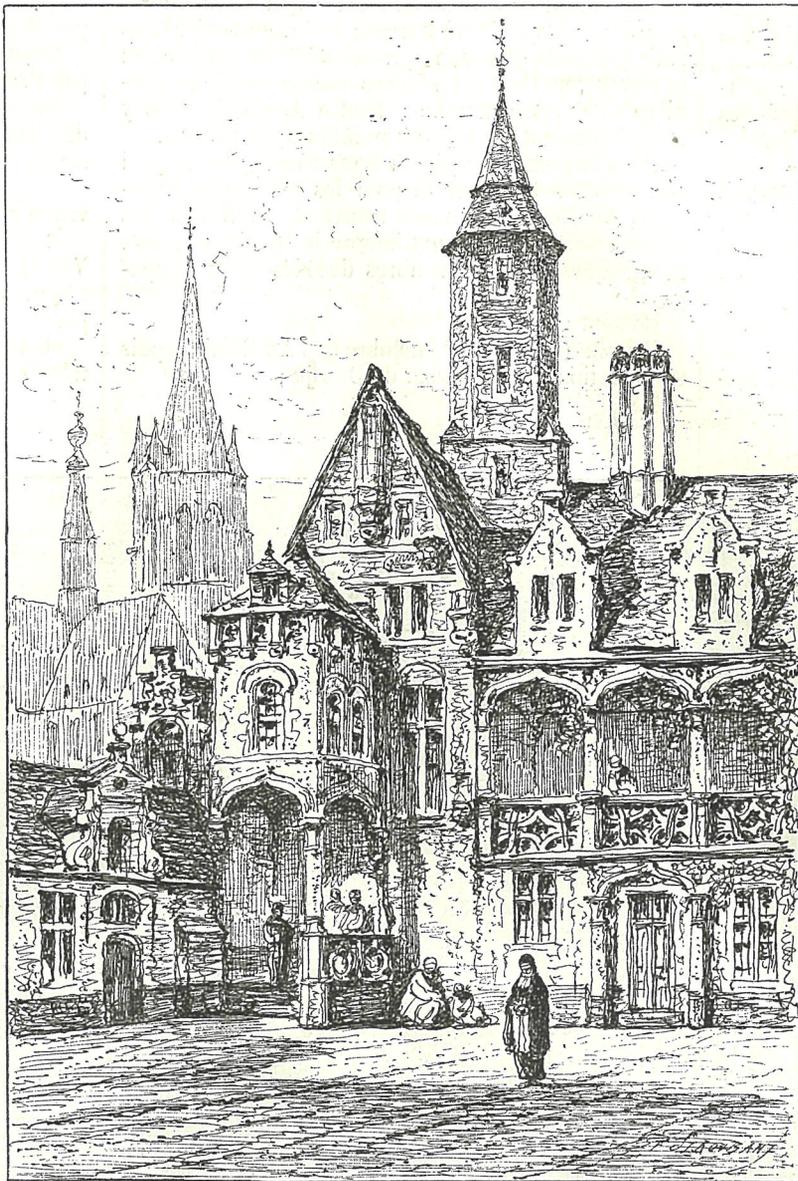
La maison Francotte fabrique toutes les espèces d'armes à feu de guerre et de luxe, et le chiffre d'armes qu'elle exporte annuellement est très-considérable.

A l'Exposition nationale cette importante fabrique était dignement représentée par une réunion presque complète de ses beaux produits, répartis dans plusieurs étalages. Parmi les armes de guerre, exposées collectivement avec celles du syndicat liégeois, les systèmes appartenant à la maison ont à juste titre attiré l'attention des connaisseurs. Citons parmi ces systèmes : le Francotte-Gras, le même fusil, mais à répétition, le Francotte à bloc, la carabine-révolver Francotte, destinée à la cavalerie, et enfin le Martiny-Francotte. Cette dernière arme a été scieée en deux pour bien en montrer le beau travail intérieur et le simple mécanisme.

Tout aussi remarquable est l'étalage d'armes fines, reproduit par une de nos gravures de ce jour. Il contient un assortiment merveilleux d'armes de chasse magnifiques. Il y en a de tous les systèmes, de tous les calibres et toutes sont exécutées avec un fini, avec un soin parfaits. Nommons le fusil à fermeture Francotte entre les chiens, pour lequel le fabricant fut breveté en 1876, le fusil Purdey, Le Scott, le Grant, le Lefauchaux à marteaux glissants, le Greener à triple verrou, le Hammerless « Anson et Deely », le Hammerless, modèle anglais, dit à contre-platines, le fusil français à percussion Rochatte, le Lebeda, fusil à fermeture inventé à Prague, le modèle new-yorkais Ferrys, les carabines sporting doubles et simples; les carabines de tir, de précision, les expressrifles, les rookrifles, modèle Francotte, les pistolets de tir et de duel de tous les modèles.

Comme objet d'art et de curiosité, la maison Francotte exposait un petit fusil à baguette réduit au tiers de la grandeur d'un fusil de chasse ordinaire. Cette arme minuscule était une merveille de travail et d'élégance. Quant à la nombreuse collection de revolvers exposés dans la même vitrine, nous ne ferons que la citer, car son énumération nous mènerait trop loin.

Disons encore que S. M. le Roi a acquis un superbe fusil de chasse en écrin, d'un système anglais tout nouveau et fabriqué



UNE MAISON DE CHARITÉ A MALINES

(D'après le tableau de M. F. STROOBANT, qui figure à l'Exposition de l'Art historique.)

de toutes pièces dans la fabrique Francotte. Enfin, disons en terminant, qu'une succursale de la maison pour la vente au détail, s'ouvrira sous peu au Boulevard Anspach n° 16.

Avis aux connaisseurs et aux vrais amateurs de belles et de bonnes armes.

CATALOGUE ILLUSTRÉ

DE L'EXPOSITION HISTORIQUE DE L'ART BELGE
ET DU MUSÉE MODERNE DE BRUXELLES

La deuxième partie de cette importante publication vient enfin de paraître.

C'était une tentative courageuse que celle d'entreprendre et de promettre à l'avance aux souscripteurs la reproduction en fac-simile de trois cents dessins originaux, et nous devons féliciter MM. Dumas et Rozez d'avoir pu accomplir leur tâche.

Tous ceux qui s'intéressent à l'art nous sauront gré d'être les premiers à leur signaler cette innovation.

Quoi de plus intéressant, de plus pittoresque, de plus artistique que ce musée d'originaux où nous admirons tour à tour les œuvres mêmes de MM. Gallait, Portaels, Willems, les deux Stevens, Bossuet, M^{lle} Beernaert, M^{me} Collart, De Keyser, De Vriendt, Hamman, Hermans, Meunier, Mols, Ooms, Pauwels, Robbe, Robert, Robie, Stallaert, Stroobant, Thomas, Tschagggeny, Van Beers, Van der Ouderaa, Van Luppen, Van Moer, Verboeckhoven, Verhas, Verwée, Cuypers, de Vigne, Fraikin, Van der Stappen, de tous ceux qui, en un mot, sont notre orgueil et notre gloire nationale artistique.

Nous avons sous les yeux les premiers exemplaires de ce bel ouvrage qui compte plus de cent cinquante collaborateurs... L'élite de notre exposition historique des Beaux-Arts est concentrée dans ce magnifique album; des autographes de tous les maîtres, grands et petits, y figurent également.

C'est à la fois un chef-d'œuvre artistique et typographique, tiré sur les presses de l'imprimeur Adolphe Mertens avec un soin tout particulier, et mis en vente par le vaillant éditeur Rozez à un prix qui rend accessible à tout le monde cet ouvrage original et nouveau.

Pour en donner une idée exacte à nos lecteurs, nous avons choisi trois clichés parmi les trois cents croquis que comporte cette collection.

Deux de ces clichés sont l'œuvre de M. Gallait, l'un de nos artistes le plus justement célèbres et représente ses petits-enfants; l'autre reproduit une maison de charité, à Malines, par M. Stroobant, le peintre distingué et bien connu de vues de villes.

Nous nous proposons, du reste, d'entretenir encore nos lecteurs de cette publication dans laquelle nous saluons un succès purement national.

H.

(*) Vient de paraître à la librairie Rozez, 81, rue de la Madeleine, à Bruxelles, publié sous la direction de F.-G. Dumas. — Prix : 3 fr. 50.

ZECH. MALINES. Manuf^e Gén^l de Meubles CHÊNE SCULPTÉ.

AD. MERTENS, éditeur à Bruxelles. Caractères de la maison Vanderborgh.



PORTRAIT DE MON PETIT-FILS

(D'après les tableaux de M. GALLAIT qui figurent à l'Exposition de l'Art historique.)



PORTRAIT DE MA PETITE-FILLE